

Jean Maurice Rugendas (1802-1858) et le Brésil.

par Mauricio PARANHOS da SILVA.

Jean Maurice Rugendas naquit à Augsbourg le 22 mars 1802. Originaires de Catalogne, les Rugendas, ayant adhéré à la Réforme, avaient cherché refuge dans la vieille cité impériale en 1608. Au cours du XVIII^e siècle, cette famille compta quatre peintres et graveurs de talent; le plus connu, Georges Philippe Rugendas (1666-1742), trisaïeul de Jean Maurice, fut directeur de l'Académie des Beaux-Arts d'Augsbourg et acquit à l'époque une certaine célébrité comme peintre de batailles et de chevaux.

Nous ne sommes guère renseignés sur l'enfance de Jean Maurice Rugendas. La tradition veut qu'il ait montré des dispositions particulières pour le dessin alors qu'il était âgé d'à peine quatre ans. Légende ou réalité, cela n'est pas pour surprendre car il est en somme assez normal qu'élevé dans un milieu d'artistes, le jeune Rugendas y ait trouvé le climat propre à l'éclosion de son talent. Il semble qu'il eut comme premier maître de dessin son père, Jean Laurent Rugendas, qui était à la fois professeur de dessin et directeur de l'Académie d'Augsbourg; il bénéficia également de l'enseignement du peintre Albrecht Adam, ami de la famille, connu pour avoir été le peintre officiel de la cour du vice-roi Eugène de Beauharnais. A quinze ans, en 1817, Jean Maurice entra à l'académie de Munich où il travailla sous la direction de Lorenz von Quaglio.

L'enseignement académique ne présentait guère d'attrait pour le jeune Rugendas qui se sentait plus attiré par la nature que par les modèles de l'école; la campagne bavaroise exerçait sur lui une véritable fascination et il employait ses heures de loisir à parcourir les environs de Munich en dessinant des paysages qui inspiraient sa sensibilité d'artiste. Cet amour passionné de la nature devait l'accompagner sa vie durant et jouer un rôle déterminant dans sa carrière.

Jean Laurent Rugendas eut aimé envoyer son fils à Rome afin qu'il y complétât sa formation par le contact avec les oeuvres d'art classiques; mais il ne possédait pas les moyens financiers indispensables à un tel projet. La destinée devait d'ailleurs décider de façon imprévue d'une autre voie pour le plein développement du jeune artiste. Ce serait en effet le Brésil qui fournirait à Jean Maurice Rugendas l'occasion d'épanouir et d'affirmer son talent de dessinateur et de peintre paysagiste.

Le Brésil se trouvait à l'époque fort à la mode en Bavière. Une expédition scientifique, dont avaient fait partie le botaniste Frédéric von Martius et le zoologue Baptiste von Spix, de Munich, et qui avait accompagné à Rio de Janeiro la jeune archiduchesse Léopoldine de Habsbourg, future impératrice du Brésil, était de retour en Europe. La publication des travaux des deux savants, illustrés par le peintre Thomas Ender, avait suscité un intérêt considérable pour ce pays. Fort peu connu, le Brésil

faisait alors figure de pays fabuleux et le mythe et la légende occupaient une large place dans la conception que se faisait l'Europe de ce lointain empire. Les compte-rendus des deux savants devaient contribuer encore à exalter l'imagination des esprits romantiques de l'époque. Dès lors, il n'est point surprenant que le Brésil ait exercé un attrait particulier sur Jean Maurice Rugendas, qui n'avait pas encore vingt ans; cet amoureux de la nature devait tout naturellement ressentir l'appel des paysages étranges qu'évoquaient les descriptions et les dessins qui illustraient les rapports des naturalistes allemands.

En 1821 se trouvait également à Munich un diplomate russe, le baron Georges Henri de Langsdorff, qui, nommé ambassadeur de Russie à Rio, avait obtenu du Tsar les crédits nécessaires à une expédition d'exploration et de recherches à l'intérieur du Brésil et recrutait savants et artistes pour la réalisation de ses projets. Un ami de la famille Rugendas, le baron de Karwinski, vivement sollicité par le jeune Jean Maurice, servit d'intermédiaire et le mit en contact avec Langsdorff auquel il semble en outre l'avoir vivement recommandé.

La Bibliothèque d'Augsbourg conserve un document particulièrement intéressant pour cet épisode de la vie de l'artiste : il s'agit du contrat, daté du 18 septembre 1821, qui l'attachait à l'expédition Langsdorff en qualité de peintre et de dessinateur officiel. Nous sommes ainsi informés des tâches que devait remplir Rugendas et des conditions qui le liaient au diplomate russe : les frais de voyage d'aller et retour, son entretien à l'exception de son habillement, le matériel nécessaire à ses fonctions, lui étaient garantis et une somme de mille francs de France lui était en outre versée pour la durée de son engagement; en contre-partie, tous les dessins, aquarelles, esquisses et peintures exécutés pendant l'expédition demeuraient propriété de Langsdorff et ne pouvaient être exposés ou publiés sans son autorisation avant la publication du compte-rendu des travaux de la mission. Certains droits étaient toutefois réservés à l'artiste pour les dessins qu'il pourrait réaliser en marge de l'expédition. La famille du jeune homme ne paraît pas avoir partagé sans réserve son enthousiasme, mais en face de sa détermination, elle s'employa à obtenir pour lui le plus grand nombre possible de garanties; c'est ainsi que l'on retrouve dans le contrat une clause prévoyant le rapatriement de l'artiste en cas de maladie ou, Dieu ne veuille, de décès du chef de l'expédition.

Langsdorff et sa suite arrivèrent au Brésil au début de 1822 et Rio de Janeiro apparut aux yeux du jeune Européen ébloui dans toute la beauté de son exubérance tropicale. La ville comptait alors environ quarante mille âmes, elle était loin de présenter son aspect actuel de grande métropole; c'était une petite cité coloniale, noyée dans la nature gigantesque qui l'enveloppait, vivant nonchalamment, parée d'une ceinture de plages que nul gratte-ciel ne venait défigurer. L'impression d'émerveillement et de bouleversement profond que ressentit Rugendas fut, de son propre aveu, indescriptible; il tombait dans un monde de rêve que la parole était impuissante à décrire et auquel aucun paysage

d'Europe ne l'avait préparé. Cette orgie de lumière, de végétation encore indomptée par l'homme, agit sur l'artiste comme un puissant stimulant. Le volume et la variété de sa production artistique au cours de cette première période brésilienne de sa vie semble avoir été considérable; bien que le contrat signé avec Langsdorff en réserva à celui-ci la plus grande partie, Rugendas rapportera dans ses cartons quelques centaines de dessins et d'aquarelles. Ce qui resta aux mains de Langsdorff fut envoyé en Russie et disparut dans une quelconque collection impériale ou privée; on semble en avoir définitivement perdu la trace de nos jours.

Langsdorff ne put se mettre immédiatement en route et Rugendas put ainsi demeurer plusieurs semaines d'abord à Rio et ensuite à Estrela, petit port situé à quelques kilomètres de la capitale. A Rio même, Rugendas prit contact avec la société lusobréasilienne et assista aux événements qui furent le prologue de l'indépendance du Brésil. A Porto Estrela, il fit connaissance avec la société rurale et la vie patriarcale de l'époque; la fazenda qu'il habitait occupait quelque deux cents esclaves noirs et ce fut pour Rugendas la révélation d'une existence insoupçonnée, l'initiation aux problèmes sociaux d'un pays en formation, par sa participation à la vie journalière des esclaves et de leurs maîtres.

Après plusieurs semaines d'attente et de discussions souvent violentes entre les membres de l'expédition et son chef, celle-ci se mit finalement en route vers l'intérieur du Brésil avec comme premier objectif de reconnaître et explorer la province de Minas Gerais. Au fur et à mesure que la mission avançait à travers le pays, l'enthousiasme du jeune peintre ne cessait d'augmenter; malheureusement une hostilité chaque jour croissante l'opposait à Langsdorff, envenimant des rapports qui ne semblent, par ailleurs, n'avoir jamais été des plus cordiaux. Il convient de dire, à la décharge de Rugendas, que le gentilhomme russe, d'un caractère acariâtre et lunatique, était déjà atteint, sans qu'on le sut encore, d'un dérangement nerveux qui devait très rapidement le mener à la folie et obligerait la malheureuse expédition à rebrousser chemin en ramenant, à travers mille difficultés, un chef complètement dément.

Bien avant ce triste dénouement, Rugendas, lassé par les éternelles disputes, rompit le contrat qui le liait à Langsdorff. Le Russe ne semble pas s'être montré généreux à l'égard du jeune peintre et celui-ci, dans sa hâte de se libérer de toute contrainte, ne se préoccupa pas autrement de l'avenir. Désormais libre d'agir à sa guise, mais faute de moyens dans des conditions souvent pénibles, Rugendas poursuivit son voyage dans le pays. Nous ne connaissons pas l'itinéraire exact qu'il suivit, mais, guidé par ses œuvres, nous pouvons affirmer qu'il parcourut successivement les provinces de Minas Gerais, de São Paulo, Mato Grosso, Bahia et Pernambuco. En mai 1823, nous le retrouvons à Rio de Janeiro, hôte du baron de Marschall, ambassadeur d'Autriche.

Au cours de ce premier séjour au Brésil, il se lia d'amitié

avec les peintres français Jean Baptiste Debret, Adrien Aimé Taunay, fils de Nicolas Antoine Taunay, et Félix Emile Taunay, qui étaient venus au Brésil en 1816 à la demande de Jean VI de Portugal, pour y fonder et y diriger l'Académie des Beaux-Arts. Adrien Aimé Taunay devait remplacer Rugendas comme dessinateur de la mission Langsdorff et périr tragiquement en se noyant dans le Rio Guaporé au cours de l'expédition. Pendant cette période, Rugendas exécuta un nombre considérable d'études et de dessins qui illustrent admirablement ce qu'étaient la capitale et la vie brésiliennes sous le premier empereur. Parades militaires, vie des rues, marchés, réjouissances populaires, marchés d'esclaves, images d'un Brésil à jamais disparu, tout est rendu par l'artiste avec un goût romantique à souhait et une grande fidélité de détails.

En 1825, Rugendas est à Paris; il avait été rappelé à Munich où, sur l'instigation d'amis de sa famille, le roi Max Joseph désirait le voir au plus vite. La publication des travaux de Martius et de Spix avait suscité dans l'esprit du monarque le désir de voir publié une sorte d'album-atlas du Brésil et il voulait que Rugendas se chargeât de l'illustrer. C'est au cours de son séjour à Paris que Rugendas fit la connaissance du baron Alexandre de Humboldt et se lia avec lui d'une amitié qui ne se démentit jamais.

En 1835, Rugendas publia son "Voyage pittoresque à travers le Brésil" en une édition somptueuse, illustrée d'une centaine de dessins, éditée à la fois en français et en allemand par les soins d'Engelmann, considéré comme l'un des plus grands lithographes de l'époque.

Après un voyage au Mexique, au Pérou, au Chili et en Bolivie, entrepris à l'instigation et avec l'aide de Humboldt, nous retrouvons Rugendas à nouveau au Brésil en 1845. Bien des événements s'étaient produits dans le laps de temps qui sépare les deux séjours de l'artiste dans ce pays. D'une part, l'empereur D. Pedro I, qui proclama l'indépendance du Brésil, s'était vu contraint d'abdiquer en 1831 en faveur de son fils; il était mort en 1834 après avoir étonné l'Europe par ses exploits en vue de rétablir les droits de sa fille sur le trône de Portugal. Le Brésil était gouverné par D. Pedro II, jeune monarque de vingt ans, dont la précoce sagesse et le sérieux impressionnaient déjà les représentants étrangers accrédités à la cour. D'autre part, Rugendas n'était plus le jeune peintre enthousiaste mais inconnu qui abordait dans la baie de Guanabara, mais bien un homme de 43 ans, en pleine possession de ses moyens d'expression artistique, ami de Humboldt, protégé de la cour de Bavière, que son ouvrage sur le Brésil avait rendu, sinon célèbre, du moins connu dans la société brésilienne et dont l'arrivée suscitait une vive curiosité. D. Pedro II semble avoir apprécié le peintre et pendant tout le temps que celui-ci passa à Rio, le monarque lui prodigua des signes indéniables d'estime, patronnant une exposition des oeuvres que l'artiste ramenait de sa tournée en Amérique du Sud et lui conférant le titre de chevalier de la Croix-du-Sud avec pension. Détail qui prouve la délicatesse de l'empereur, ce fut Félix Emile Taunay, alors directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Rio, qui fut chargé de lui

remettre les insignes de son grade.

Rugendas revint en Europe en 1847; il mourut en 1858 à Weilheim, dans sa 56^{me} année. Après sa mort, de nombreux dessins et aquarelles furent recueillis au Musée de Munich, mais lors de la crise financière qui sévit en Allemagne en 1928, des collectionneurs brésiliens réussirent à racheter à ce musée plus de quatre cents dessins originaux se rapportant au Brésil, dessins qui, en majeure partie, figurent aujourd'hui dans des collections privées de São Paulo.

L'oeuvre de Rugendas a été passablement discutée, mais les critiques les plus sévères ne concernent pas son talent de peintre et de dessinateur, mais bien ses qualités d'écrivain. Ce sont en effet ses appréciations et ses opinions sur les événements politiques et sociaux auxquels il lui fut donné d'assister qui ont suscité les foudres de la critique historique et littéraire, qui s'est plu à souligner certaines inexacritudes, invraisemblances et mauvaises interprétations; on lui reprocha également le manque d'élégance de son style. Toute critique mise à part, dont la nature n'est pas toujours objective, il n'en reste pas moins que son ouvrage présente un réel intérêt et un témoignage honnête sur la vie et les moeurs du Brésil de l'époque. On ne peut en effet contester que nombre de ses observations relèvent d'un esprit ouvert, doué d'une grande capacité d'observation et d'analyse; ses commentaires sur l'impact des cultures ibériques et amérindiennes, sur la vie des grands "fazendeiros", sur le problème de l'esclavage (qui paraît l'avoir tout particulièrement préoccupé), frappent par leur justesse et leur acuité de vue, et cela à une époque où l'anthropologie sociale n'était pas encore inventée. Mais à tout prendre, l'oeuvre littéraire ne constitue qu'un aspect secondaire de la personnalité de Rugendas; il fut avant tout un dessinateur et un peintre, il ne se prétendit jamais historien ou écrivain.

Un fait demeure, que personne ne songe à contester, c'est qu'il a su fixer avec un talent réel une image sincère du Brésil qu'il a connu; ses paysages, ses coutumes régionales, la vie des villes et des campagnes, des grands de la cour et des esclaves noirs, sont rendus avec une grande fidélité et un romantisme qui peut choquer certains mais qui était dans le goût du temps. En outre, ses dessins revêtent un intérêt considérable pour ceux qui se préoccupent de connaître un passé pourtant encore proche mais déjà bien oublié; pour des historiens, pour des sociologues, pour des ethnologues, ils constituent une source précieuse de renseignements par la variété des scènes folkloriques qu'ils représentent, par les moeurs qu'ils illustrent, par l'exactitude de certains types humains, spécialement de Noirs d'origines tribales diverses, qui à l'époque conservaient encore pures leurs caractéristiques raciales aujourd'hui totalement disparues à la suite de métissages multiples. Ses dessins se rapportant à la faune et à la flore du Brésil, quoique moins connus, sont aussi dignes d'être mentionnés.
